

Quelques éléments pour compléter ou pour entrer dans :

## LA BOËTIE, COMBIEN D'AMIS ?

De Sébastien Faure. Mise en scène de Paolo Crocco  
Collection *Lettres & le Savoir* 2019



Ô un amy ! Combien est vraie cette ancienne sentence dont l'usage est plus nécessaire et plus doux que l'eau et le feu !  
ESSAIS III, 9. Michel de Montaigne.

### A - INTENTION ..... Page 2

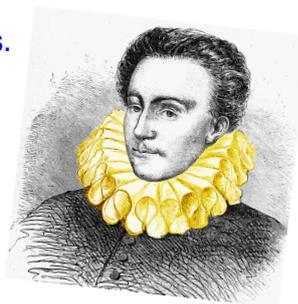
- A 1 - De l'amitié de Montaigne
- A 2 - À la servitude de La Boétie..... Page 3
- A 3 - Pour interroger notre condition actuelle..... Page 4

### B - CONTEXTE ..... Page 5

- B 1 - La Renaissance ou le début des « temps modernes ».
  - B1. 1 - La naissance de la Renaissance
  - B1. 2 - Des querelles entre religions..... Page 6
- B 2 - Les magistratures de Montaigne et La Boétie..... Page 8
- B 3 - Le scepticisme souriant de Montaigne..... Page 9
- B 4 - L'héritage de ce courant de pensées en 2020 ..... Page 10

### C - ENTRONS DANS LA PIÈCE ..... Page 11

- C 1 - Présentation des 2 personnages.
  - C 1. 1 - Nos Magistrats.
  - C 1. 2 - Nos sodales.
- C 2 - Organisation de la pièce.
  - C 2. 1 - Dramaturgie.
  - C 2. 2 - Scénographie.
- C 3 - Glossaire de la pièce.



< La Boétie, unique portrait !

### D - AUTOUR DE LA SERVITUDE..... Page 17

- D 1 - « Exercitation » de l'auteur du *Jeu Dit*
- D 2 - La librairie ..... Page 19

### ANNEXES..... Page 20 à 30

- + Concentré du Discours de la servitude volontaire



*Je porte d'azur semé de trèfles d'or, à une patte de lion de même, armée de gueules (...)  
Quel privilège a cette figure pour demeurer particulièrement dans ma maison ? »  
(Montaigne. Essais, I, 46.)*

< Blason des Montaigne

## A - INTENTION DE L'AUTEUR DU JEU DIT

*Je ne cesse d'écornifler par-ci, par-là, dans les livres, les pensées qui me plaisent (...)  
pour les transporter dans celui-ci  
où, à vrai dire, elles ne sont pas plus miennes qu'en leur première place.  
(Montaigne. Essais, I, 25.)*

Voilà plusieurs années qu'au hasard de mes rencontres lycéennes, des enseignants de français me suggèrent la thématique du *Discours de la servitude volontaire* comme sujet d'un *Jeu Dit* qui collerait bien à l'esprit de notre compagnie théâtrale.

Je dois avouer qu'il y a encore 6 ans, je ne connaissais pas ce texte. J'accolais La Boétie à Montaigne parce que *Les Copains d'abord* de Brassens chantait parfaitement ma conception de la camaraderie virile. À ma décharge aussi, je m'obstinais à borner mes lectures aux siècles qui concernaient mes *Jeux Dits*.

Cette suggestion est pourtant revenue de plus en plus fréquemment.

Oui, je m'étonnais de voir toujours plus de lycéens silencieux, assis ou debout, dans les couloirs de leurs « bahuts », le visage baissé sur l'écran de leur téléphone portable. Oui, de plus en plus de professeurs érudits me soufflaient cet oxymore : « servitude volontaire ».

Alors, j'ai lu et relu ce fameux discours. Je lui ai trouvé un intérêt de taille ; celui d'offrir une prise de conscience, une clé, dans mon besoin d'émancipation... très personnel.

Pour que ce matériau littéraire puisse aboutir à un *furieux jeu dit*, il m'est apparu essentiel d'approcher (un peu) Montaigne, l'ami magnifiant, de fouiller également ce seizième siècle hallucinant et de partager toutes sortes de pensées contemporaines ou surannées autour de cette drôle de notion qui me chatouille depuis l'enfance et qu'on appelle La Liberté.

### A 1 - DE L'AMITIE DE MONTAIGNE...

*Notre grand et glorieux chef d'œuvre, c'est de vivre à propos  
(Comprendre : être présent à soi dans le moment que je vis)  
(Montaigne. Essais, III, 13.)*

Michel de Montaigne est né 1533 dans le Sud-Ouest de la France (Le Périgord). Dans sa dix-sept ou dix-huitième année, il tombe sur un texte (écrit dans sa langue maternelle, le latin) qu'il traduit par « Déclamation » ou « Discours de la servitude volontaire ». Il apprend que ces pages sont une dissertation composée par un étudiant en Droit, un certain La Boétie, périgourdin comme lui.

Ce texte déclenchera chez lui sa vocation ; il sera juriste ou magistrat !

Brillant érudit, héritier d'une famille de juristes aisée et surtout très soudée, il est affecté, à 22 ans, à la cour des aides de Périgueux.

À 25 ans, le voilà magistrat !

Sa charge le mène à siéger également au **Parlement de Bordeaux**. C'est là qu'il rencontre celui qu'il identifie comme l'auteur des mots qui fondent sa conception de Justice...

## A 2 - A LA SERVITUDE DE LA BOETIE

*Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition.*  
(Mortelle non dans l'être mais dans le devenir)  
(Montaigne. Essais, III, 2.)

Étienne de La Boétie a trois ans de plus que Montaigne.

À 28 ans, c'est déjà un magistrat aguerri et influent. Il faut dire que ses dispositions intellectuelles lui ont offert une dérogation spéciale au titre de parlementaire (Il devient magistrat à 23 ans à peine, alors que l'âge légal pour de telles fonctions était de 25 ans révolus !).

Grand et très costaud (il aime les sports de combat et la paume, le jeu de tennis de l'époque), il trouve en Michel de Montaigne une sorte d'alter ego.

Son fameux texte est pour lui un exercice de jeunesse écrit à une époque où il se demandait quelle justice - celle de Dieu ou celle des hommes - mérite le mieux d'être défendue (Dieu ayant assez de puissance pour se défendre par lui-même si tant est, il en déduit naturellement son choix de carrière !)



Devise et signature de La Boétie (*Paix et Justice*)

Montaigne et La Boétie travailleront ensemble sur de nombreux dossiers de justice et cette collaboration développera une « amitié virile » (toute idée d'homosexualité doit être écartée.). Quoi qu'il en soit, cette forte et intime relation ne durera que 4 ou 5 ans. La Boétie meurt subitement d'un virus qui questionne encore (Tuberculose ? Peste foudroyante ?). Il meurt devant son ami.

Montaigne ne s'en remettra jamais tout à fait. Huit ans après ce décès, au 38<sup>ème</sup> anniversaire de sa naissance, il se retire dans *La Librairie* de son château et entame un écrit destiné à préfacier l'explicite *Discours*. Mais trois ans plus tard, en 1574, ce discours paraît, sous le titre du **Contr'Un**, dans un journal subversif dirigé par des religieux Protestants (le *Réveil-Matin des François* qui le publie de nouveau en 1577).

Montaigne ne peut politiquement pas exprimer un quelconque attachement à cette « exercitation » (néologisme de Montaigne à partir des mots : exercice et citation). Il la retire de « sa tentative » de livre qui en constituait l'introduction et

la remplace par 29 sonnets (poèmes) de son ami. Dès lors, il appose le nom d'*Essais* à des chapitres qu'il ne cessera d'étoffer jusqu'à ses 59 ans, l'âge de son décès.

De son vivant, il fera publier ses *Essais* en trois Livres et trouvera parmi ces premiers lecteurs les plus fervents, une jeune aristocrate (de 32 ans sa cadette), Marie de Gournay, qui n'aura de cesse (toute sa vie ; elle meurt à 79 ans !) de republier l'œuvre de Montaigne dans des éditions « augmentée ». C'est par elle que la *Déclamation de la servitude volontaire* peut aujourd'hui être associée aux travaux de Montaigne.

### A 3 - POUR INTERROGER NOTRE CONDITION ACTUELLE.

*Les autres forment l'homme ; je le récite.*  
(Montaigne. *Essais*, III, 2.)

Nous allons sentir ce que ce *Discours* pouvait avoir de dérangeant dans le siècle où il a été composé.

Il est important, cependant, de savoir qu'il rayonnera sur tous les siècles suivants, porté notamment par sa célèbre injonction : « **Soyez résolu à ne plus servir et vous voilà libres !** » Nous pouvons comprendre qu'une telle sentence ait appuyé bon nombre de révolutions. L'Histoire de France, à partir de 1789, notamment, lui doit beaucoup.

Pour La Boétie, pourtant, cette injonction (formule à l'impératif) n'est pas une conclusion (ni même une exhortation, un franc encouragement). C'est une déduction qui soutient une hypothèse de raisonnement (le texte avance par succession d'hypothèses). Tout le génie du philosophe est ici ! Car les esprits **les plus conservateurs voient** dans cet exercice, **une dissertation de plus sur la liberté**, certes un peu provocante. Les esprits **les plus mutins**, eux, le regardent comme le premier écrit laïc **en faveur de la désobéissance civile** (et font de La Boétie, leur premier saint laïc ou le premier auteur de la littérature anarchiste.)

Quoi qu'il en soit, ce texte n'interroge pas seulement les libertés collectives ; il déclenche une prise de conscience sur les libertés individuelles. Sa qualité est hautement littéraire, puisque La Boétie, en universitaire docile ou rigoureux, l'étaye de très nombreux exemples et citations de l'Antiquité. La force ou la pertinence du *Discours* est précisément de n'être absolument pas moralisateur (il n'apporte pas de réponses aux allures de vérité ni ne donne de leçons au lecteur).

Une morale s'en dégage sans doute ; elle est de celles qui s'intériorisent, qui se discutent d'abord avec soi-même parce qu'elle parle au cœur ou à l'esprit de chacun, un par un ou un contre un (Même démarche chez Montaigne !).

Par ce biais, La Boétie entre dans le cercle très honorifique des **Moralistes** (comme La Bruyère ou Jean de la Fontaine, l'auteur de la fable : *Le Loup et le Chien*.)

## B - CONTEXTE

*On me fait haïr les choses vraisemblables  
quand on me les plante pour infaillible.  
(Montaigne. Essais, III, 11.)*

Trois dates « clé » du siècle précédant celui de notre Renaissance participent à la transformation des civilisations européennes.

Vers 1450 : l'invention de l'imprimerie ;

en 1453 : la chute de Constantinople

et en 1492 la découverte des Amériques.

### B 1 - LA RENAISSANCE OU LE DEBUT DES « TEMPS MODERNES ».

*Écrire l'homme autrement.  
(Devise humaniste que Montaigne initie.)*

Le Moyen-âge et ses coutumes féodales ont éloigné les héritages de l'Antiquité. Cette période fut dominée par l'idée d'une connaissance totale et globale de notre univers. Toute question a sa réponse dans un seul livre, la Bible. Superstition et Obscurantisme sont des termes que les historiens utiliseront pour décrire cette longue période de près d'un millénaire.

En libérant la diffusion des savoirs, l'imprimerie offre un échange d'idées qui n'a plus de limites géographiques.

La prise de Constantinople (actuelle Istanbul) par les Turcs mahométans n'est pas une simple victoire de l'Islam sur la Chrétienté.

C'est aussi, pour l'antique Pensée grecque et romaine (retenue entre les gigantesques remparts de la ville), l'occasion de revenir en Europe, d'être redécouverte.

Mais ce qui achèvera sensiblement la suprématie de la Bible (The Book, en anglais) dans le domaine exclusif des savoirs, est la découverte d'un continent par delà les mers connues. Ces deux Amériques (Nord et Sud) ne sont pas, en effet, mentionnées dans le Livre saint ! La connaissance d'une nouvelle terre offre également une vision neuve aux sciences de l'astrologie et de la cosmologie.

Copernic (début XVI<sup>ème</sup> s.) gardera secrète sa théorie de l'héliocentrisme pendant 36 ans (et Galilée, un siècle plus tard, reniera ses calculs devant l'Église) ; on doit bientôt raisonnablement admettre que la terre n'est pas plate et que nous ne sommes plus au centre de l'univers.

## B1.1 - LA NAISSANCE DE LA RENAISSANCE

*Il faut avoir un peu de folie si l'on ne veut pas avoir plus de sottise.  
(Montaigne. Essais, III, 9.)*

Nos livres d'Histoire parlent « des temps modernes » de 1445 à 1789. Touchant la peinture, la sculpture, l'architecture ou la musique, le « style Renaissance » nous vient des **guerres de conquêtes sur l'Italie**. Initiées par Charles VIII, poursuivies par Louis XII, puis par François 1<sup>er</sup>, ces guerres s'achèvent sous le règne du roi Henri II (monarque en place au moment de notre dialogue fictif *La Boétie, Combien d'amis*, situé entre 1557 et 1559.).

Le terme de « **perspectives** » semble très approprié au siècle qui nous occupe. Car si son avènement révolutionne tous les arts, il peut également être employé en Philosophie ; la recherche de sagesse « moderne » est très fortement inspirée par (mise en perspective avec) celles de notre Antiquité.

L'ancienne devise au fronton de la ville de Delphes (tout comme le leitmotiv de Socrate) était « Connais-toi toi-même. ». Par la forte remise en question de la somme de nos connaissances, Montaigne posera comme principe de ses Essais : « **Que sais-je ?** »

## B 1.2 - DES QUERELLES ENTRE RELIGIONS

*Notre religion est faite pour extirper les vices ;  
elle les couvre, les nourrit et les incite.  
(Montaigne. Essais, II, 12.)*

L'histoire des religions s'émaille d'un grand nombre de massacres et d'exactions. Si nous ne pouvons toujours pas apporter aujourd'hui la preuve de l'existence ou de la non existence de Dieu, il n'empêche que la foi, elle, a sa réalité.

Au quinzième siècle, sous l'influence du théologien Allemand, Martin **Luther**, un mouvement de pensées critiques des dogmes catholiques chrétiens se répand en Europe. Au début du seizième siècle, il se radicalise ou s'affine par les écrits et les qualités d'orateur d'un autre théologien, le Suisse, Jean **Calvin**.

Personne ne renie son appartenance à la chrétienté mais désormais, face aux Catholiques (qui est la religion d'Etat, celle des rois de France), se dressent **l'Église Réformée** composée de protestants (ou huguenots). Plus tolérant en bien des points, le Protestantisme fait bientôt de nombreux adeptes. Les différents pontificats de Rome ont bien saisi le danger. L'Inquisition naîtra d'abord pour protéger **l'Église catholique romaine** de cette mouvance « hérétique ».

*Je pouvais avec peine me persuader, avant de l'avoir vu, qu'il eût existé des âmes si monstrueuses (...)  
pour inventer des tortures inusitées et des mises à mort nouvelles, (...)*

*à seul fin de jouir de l'amusant spectacle des gestes et des mouvements pitoyables,  
des gémissements et des paroles lamentables d'un homme mourant dans la douleur. (Essais, II, 9.)*

En ce XVI<sup>ème</sup> siècle, les Protestants font figures de libres penseurs auprès de la jeunesse et des plus érudits. L'Université d'Orléans, notamment, a la réputation d'en être un « foyer ». C'est là-bas que La Boétie achève ses études de Droit.

Mais le plus grand nombre de ces Réformés est « géo localisé » dans le Sud-Ouest de la France (Toulouse, Périgueux, Pau... ).

Bordeaux est un peu la ville frontière qui sépare « les bons » Catholiques de ces « fallacieux » Réformés. Pour les deux amis qui nous occupent, cette géographie est d'importance. Aux parlements de Bordeaux, se traitent plus de cas de litige entre protestants et catholiques que nulle part ailleurs !

*Dans mon voisinage,  
nous sommes à présent incrustés dans une forme d'État si dérégulée  
qu'à la vérité c'est miracle qu'elle puisse subsister  
(Essais, II, 9.)*

La Boétie a sans doute une foi profonde et plus catholique que son ami. Il est à noter que Michel de Montaigne a une maman protestante (des oncles aussi donc) ; un frère (probablement des sœurs) et de nombreux contacts intimes et professionnels sont rangés du côté des idées de cette nouvelle Église. Le Dieu auquel Michel croit, est à découvrir au fil de la lecture de ses *Essais*...

Politiquement, Étienne et Michel défendent donc les principes du catholicisme d'État. Ils sont déistes ; l'athéisme n'est pas pensable dans ce siècle !

Pour imposer leurs idées dogmatiques, les deux camps se livreront, officiellement, à 9 grandes guerres de religions entre 1500 et 1572. Cette dernière date marque le début d'un massacre des Catholiques sur les Protestants déclenché le jour de la fête de la [saint Barthélémy](#) (sous Charles IX). Des centaines d'assassinats d'Huguenots dans des dizaines de villes mettront la France dans un chaos profond.

*Je vois des façons de se conduire, devenues habituelles et admises,  
si monstrueuses, particulièrement en inhumanité et déloyauté  
que je ne peux pas y penser sans éprouver de l'horreur.  
(Montaigne. Essais, III, 9.)*

L'Etat déjà affaibli par ses nombreuses famines et épidémies va devoir « composé » pour un retour au calme. Il n'y arrivera que 26 ans plus tard, en 1598, par la promulgation d'un traité accordant des droits civils, politiques mais également de culte aux Protestants. Ce traité est nommé [L'Édit de Nantes](#). Il est signé par le « bon roi » Henri IV. (Ce monarque, célèbre pour les « poules au pot » qu'il faisait distribuer aux indigents, était reçu par Montaigne à l'époque où il n'était qu'Henri de Navarre, chef armé des Réformés. Il se convertira au catholicisme pour accéder au trône. Montaigne a été maire de Bordeaux sur deux mandats ; 4 ans en tout.)

## B 2 - LES MAGISTRATURES DE MONTAIGNE ET LA BOETIE

(...) une amitié, comme on n'en rencontre qu'une fois en trois siècles : nos âmes ont marché si uniment ensemble  
(...) que non seulement je connaissais la sienne comme la mienne,  
mais que je me serais certainement plus volontiers fié à lui qu'à moi à mon sujet (...)  
C'est un assez grand miracle que de se doubler (...) Il n'est action ou pensée où il ne me manque (...)  
J'étais déjà si formé et habitué à être deuxième partout qu'il me semble n'exister plus qu'à demi.  
(Montaigne parlant de La Boétie. Essais, I, 27 et 28.)

Avant d'être la rencontre de deux philosophes ou de deux hommes de Lettres, c'est d'abord celle de deux magistrats.

D'ailleurs, si Montaigne avait trouvé la mort en même temps que [La Boétie](#), nous n'aurions aucune production littéraire de sa part. La Boétie serait sans doute oublié de l'Histoire (n'ayant à son actif que ce [Discours](#) ; [29 sonnets](#) d'adolescent (publiés chapitre 29, Livre I des *Essais*) et [un mémoire](#) composé un an avant sa mort sur *l'Édit de Janvier* de 1562 (un traité où il est question de concilier Catholiques et Protestants).

Le parlement de Bordeaux, comme nous l'avons vu, était une sorte de poste frontière entre les deux religions chrétiennes qui s'opposaient si farouchement.

Outre la promulgation des ordonnances et décrets royaux (faire connaître les nouvelles lois), être magistrat équivalait essentiellement à régler les conflits civiles en diligentant des enquêtes pour déterminer si telle mort ou mutilation était accidentelle ou liée aux problèmes de famines, de religions, de vengeances (d'intérêts privés), de maladies (dans ce cas, il fallait distinguer la peste du choléra, la variole, de la tuberculose ou de la lèpre... ). On rendait alors Justice par une sorte de compensation financière et gare à qui abusait de l'embrouillamini de la situation ! Pour l'Etat, c'était avant tout le moyen d'identifier les territoires infectés de virus mortels et de se prémunir de leurs accès.

Parce qu'il y avait aussi des soulèvements populaires, le parlement servait aussi de base à une gigantesque caserne militaire. De là partaient des sections (ou des régiments !) de gens d'armes dont la haute hiérarchie répondait aux ordres des parlementaires. Il n'était pas rare que les magistrats eux-mêmes prennent part aux missions « de maintien de l'ordre ».

Ainsi, Montaigne comme La Boétie reçurent une forte instruction au maniement des armes, aux combats à mains nues, à l'équitation également. Ils étaient équipés d'armures, d'écuyers, de chevaux et participaient en première ligne aux rixes (affrontements). Montaigne était un excellent cavalier ; La Boétie le surpassait à l'épée. Ceci pour dire qu'il ne faut pas les imaginer « derrière un bureau » mais bien les regarder comme des hommes d'actions.

Pour maintenir leur condition physique, le parlement disposait donc de différents gymnases dévolus aux activités militaires mais également plus ludiques (comme des salles de jeux de Paume, sorte de cours de tennis en intérieur).

Pour entraîner leur condition intellectuelle, des concours de jeux de cartes, de Reversi, de Dames ou d'Échec (très prisé !) étaient également organisés.

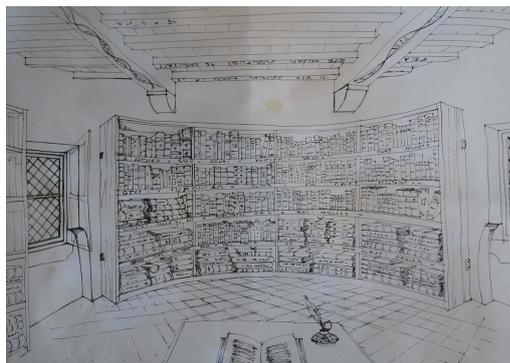
### B 3 - LE SCEPTICISME SOURIANT DE MONTAIGNE.

*À la plupart des savants, la préparation à la mort a donné plus de tourment que n'a fait la souffrance même de la mort.*

(Montaigne. Essais, III, 12.)

*Quand je danse, je danse. Quand je dors, je dors. Voire et quand je me promène en un beau verger, si mes pensées se sont entretenues des occurrences étrangères (si je divague), quelque partie du temps, quelques autres parties, je les ramène à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude et à moi.* (Essais, III, 13.)

Quant on parle de Montaigne, le qualificatif de sceptique est associé à sa qualité de philosophe.



Comme nous l'avons vu, les pensées antiques sont redécouvertes (et très à la mode) depuis la chute de Constantinople, 80 ans avant la naissance Michel. Nous avons dit également que la langue maternelle de Montaigne était le latin mais il faut aussi savoir que le grec ancien fut largement pratiqué en famille sous une forme plus détendue (« *Passe-moi le sel !* » ; « *Raconte-moi une histoire !* » etc.).

< Reconstitution dessinée de la fameuse Librairie de Montaigne.

Vers l'âge de 18 ans, à la mort de son père, Michel reçoit une terre conséquente, un château et, dans une des tours de celui-ci, une bibliothèque qu'il appellera « sa **librairie** » (à laquelle il ajoutera une vingtaine de volumes hérités de son ami Étienne) et où il écrira la plus grande partie de ses *Essais*.

« *Il y avait chez Montaigne comme chez la Boétie, une volonté de faire revivre les amitiés antiques.* » remarque Alain Legros, chercheur associé au CES de la Renaissance de l'Université de Tours (C'est à ce monsieur que l'auteur du Jeu Dit a emprunté le terme latin de **Sodales** qui signifie camarades.) Nos sodales, donc, partagèrent le goût des mêmes auteurs et probablement très particulièrement Socrate (et Platon, son disciple) et Pyrrhon chez les Grecs.

Le scepticisme (du grec *skeptikos*, «qui examine») est aussi appelé pyrrhonisme. Cette méthode philosophique cherche à comparer et opposer toutes choses afin d'atteindre la tranquillité (l'ataraxie) de l'âme (la psyché). Le sceptique pyrrhonien dit que rien n'est vrai ni faux, ni vrai et faux à la fois, et pas même cette dernière phrase car elle s'oppose à elle-même.

Comme nous l'avons également vu, la Renaissance est le point de départ d'une remise en cause des certitudes concernant l'astronomie et la physique. On commence juste à supposer que l'homme n'est plus au centre du monde. La certitude de vivre dans un monde harmonieux vole en éclats. Il n'y a plus ni ordre, ni place prédéterminée. Aussi Montaigne que la condition de l'homme questionne va-t-il partir d'un point de départ unique pour nourrir toute sa réflexion, un point qui lui semble être la réalité la moins contestable : lui-même.

*Moi qui me vante d'accueillir avec tant de soin les agréments de la vie, je n'y trouve, quand je les considère ainsi avec minutie, à peu près que du vent.*

*Mais quoi ! Nous sommes à tous égards du vent.  
Et encore le vent, plus sagement que nous, se complaint à bruire, à s'agiter et il est content de ses propres  
fonctions, sans désirer la stabilité, la solidité, qualités qui ne sont pas siennes.* (Montaigne. Essais, III, 13.)

#### **B 4 - L'HÉRITAGE DE CE COURANT DE PENSÉES EN 2020**

*Trahisse qui voudra, moi pas !  
(Je ne transgresse pas les lois de ma conscience)  
(Montaigne. Essais, II, 17.)*

Le *Discours* de La Boétie est un des premiers textes qui met en relation (en corrélation) les trois notions de notre devise républicaine :

**liberté**, égalité, fraternité.

Si la pensée de La Boétie interroge la soumission des peuples dans le régime monarchique sous lequel il fut écrit, elle n'empêchera pas, dans les siècles suivants, l'établissement d'un régime dictatorial (sous la Terreur révolutionnaire), puis directorial, impérial, à nouveau monarchique, militaire, républicaine... jusqu'en 1958, date de la constitution de notre actuelle république.

Notons qu'à partir de la Révolution française, la plupart de nos régimes se qualifient de « démocratiques ».

La démocratie, comme le dit Edwy Plenel (directeur du journal *Médiapart*), *c'est l'apprentissage de nos limites.*

A priori, depuis Montesquieu (50 ans avant la Révolution), on définit une démocratie par l'idée d'un état dont le pouvoir est arrêté ou contrôlé par d'autres pouvoirs (législatif, exécutif, judiciaire... auxquels s'ajoutent aujourd'hui les pouvoirs d'informer, d'expression d'opinions et de culte, de circulation...).

Alain Damasio, écrivain contemporain, ajoute pertinemment : *la démocratie s'use quand on ne l'utilise pas* (quand on ne la questionne pas). *Ne confondons pas régime démocratique et « démocratie » !*

La démocratie, c'est La Liberté. Mais une liberté conçue (ou tricotée) en tirant les fils ténus d'une **égalité** la plus partagée, la plus cordiale.

C'est ce que dit La Boétie quand il écrit : « *Croyons qu'en faisant ainsi des parts plus grandes aux uns, plus petites aux autres, (la nature) a voulu faire naître en nous une affection fraternelle, puisque les uns ont la puissance de porter secours tandis que les autres ont besoin d'en recevoir. (...) Donc, puisque la nature (...) a montré en toutes choses qu'elle ne nous voulait pas seulement unis, mais tel un seul être, comment douter alors que nous ne soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous égaux ?* »

D'autre part, la liberté n'a pas seulement la dictature comme adversaire. La liberté peut être liberticide (qui se dévore elle-même, autophage). La liberté court en démocratie le risque considérable d'être vaincue par sa propre victoire. En d'autres termes, il suffit de penser qu'on est « libre dans un monde libre » pour que chacun développe un sentiment d'acclimatation, d'habitudes apathiques (molles), de résignation qui aboutit rapidement à une indifférence pour autrui comme pour sa propre condition. « *(Les gens) ne ressentent pas le malheur d'être esclave* », résume La Boétie.

Il ne suffit donc pas d'abolir la contrainte pour gagner la liberté et il arrive que la disparition de la tyrannie mette en danger à la fois le désir de liberté et

le fait d'être libre. Il importe donc d'éviter que la liberté se retourne contre elle-même par abus de ses propres procédures.

Examinons les réseaux sociaux. Combien de vies brisées dans un régime où, au nom de la liberté d'expression, on sacrifie la présomption d'innocence ou le respect de la vie privée.

Posons-nous la question que pose Raphaël Enthoven, un philosophe très médiatique : *sommes-nous véritablement libres dans un régime où, au nom de la liberté, on sacrifie la vie privée à la liberté d'informer ?*

Posons-la nous sans cesse mais dans la sphère privée ou individuelle et non dans l'espace public !

## C - ENTRONS DANS LA PIÈCE

*Et quand personne ne me lira, ai-je perdu mon temps de m'être entretenu tant d'heures oisives à pensements (pensées) si utiles et agréables ?*  
(Montaigne. Essais, II, 18.)

En compréhension de ce qui vient d'être exposé, il serait légitime de demander : pourquoi alors porter ce discours au Théâtre, lieu public s'il en est ?

D'abord pour en chanter l'existence aux oreilles lycéennes, en faire une publicité attractive par le rire (qui est un moyen très sûr de manipulation des foules) et par l'évidence (une mise en situation est souvent plus explicite que bien des arguments). Le texte de La Boétie est édité dans de nombreuses collections. Chacun pourra le lire et le reprendre à tout âge.

Ensuite, par défi. Nous sommes persuadés que ce texte appartient prioritairement au registre de l'oralité. Aujourd'hui, on lit en premier mot de son titre : *Discours*. Il faut également se rappeler de sa première traduction : *Déclamation*.

Enfin, parce qu'il place les bases d'une des plus grandes utopies humaines (un rêve de justice, d'égalité et de paix) que des milliers de lecteurs ont activement cherché à rendre réel et qui sont, aujourd'hui, un peu sommairement, considérées comme acquises. Nos futurs (et prochains) citoyens doivent dégager la pertinence de sa portée morale dans une société qui, en quelques siècles, est passée d'un régime monarchique à une constitution démocratique connectée ou techno-numérique ! Car on vante actuellement le post-humanisme en crachant trop souvent sur les Humanistes. Ceux qui procèdent ainsi trouveront toujours des clowns pour les renvoyer à leurs études, pour dénoncer la limite de leurs connaissances (toujours motivée par l'appât de gain ou la notoriété « à la petite semaine ».)

**Générique :** LA BOÉTIE COMBIEN D'AMIS est un dialogue écrit par Sébastien Faure. La mise en scène est de Paolo Crocco. Les costumes & les accessoires ont été assemblés ou créés par Julie Le Pallec et Sébastien Faure ; les enregistrements & la musique de fin ont été arrangés par Benjamin Chabert ; l'affiche & le graphisme de la communication de la pièce sont de Cordélia Faure. La production est de *Furieux du Jeu Dit* sous l'administration de Charlène Duduffeleer.

Les interprètes à la création du Jeu Dit se nomment Jacot Martin (*Premier sodalis, Montaigne*) ; Sébastien Faure (*Second sodalis, La Boétie*) & Charlotte Marquardt ou Isabelle Sueur pour la *voix off*.

**L'argument** : Michel de Montaigne revient d'entre les morts. Il exprime le regret de ne pas avoir publié le texte qui fondait ses *Essais* : une déclamation subversive sur l'aliénation des peuples, un éloge à la liberté composé par son ami... *Ô un amy!*

## C 1 - PRESENTATION DES 2 PERSONNAGES.

### C 1. 1 - NOS MAGISTRATS.

*Je ne partage point cette erreur commune de juger d'un autre d'après ce que je suis.  
Je crois aisément qu'il y a des qualités différentes des miennes (...)  
Je conçois et crois bonnes mille manières de vivre opposées ;  
au contraire du commun des hommes, j'admets en nous plus facilement  
la différence que la ressemblance.  
(Montaigne. Essais, I, 27.)*

**Étienne de La Boétie** : Étienne est supérieur à Michel intellectuellement comme physiquement. Sa personnalité semble écraser celle de son ami. Il faut dire qu'au Parlement de Bordeaux où les deux exercent leur métier, Étienne a plus d'ancienneté et plus de responsabilités. Au moment de l'échange, il est âgé de 29 ans (mais son interprète fait plus !).

**Michel de Montaigne** : Michel a une admiration inconditionnelle pour Étienne. Il a pourtant le même statut professionnel que son ami. Mais il est plus petit (pourtant plus beau !) et plus maladroit. Au moment de l'échange, il est âgé de 26 ans (mais son interprète fait encore plus !).

### C 1. 2 - NOS SODALES.

*La plupart de nos occupations sont comiques.  
Il faut jouer notre rôle comme il faut,  
mais comme le rôle d'un personnage emprunté. (Montaigne. Essais, III, 10.)*

**Le Premier** : Joué par le comédien qui a le rôle de Montaigne, Sodalis Premier est un clown savant qui écrase de son autorité son frère ou cousin. Très premier degré, il fait un peu figure de clown blanc, autrement dit celui qui ramène au sérieux et à l'ordre les débordements que les situations peuvent créer.

**Le Second** : Joué par l'interprète qui a le rôle de La Boétie, le second sodalis est un clown au nez jaune. Sa bêtise crasse fait de lui l'équivalent de l'Auguste des personnages de clown. Naïf, méticuleux et très servile, il illustre les théories que soumet son frère ou cousin au public.

## C 2 - ORGANISATION DE LA PIECE.

### C 2. 1 - DRAMATURGIE.

Écrite en sept tableaux ou scènes que l'auteur appelle des *essais*, la pièce suit l'argumentaire du *Discours de la servitude volontaire*.

Ces essais alternent entre les dialogues de Montaigne et La Boétie et ceux de deux clowns, nos deux sodales.

Chaque essai (ou presque) est ponctué d'une voix féminine qui cadre la pièce.

*Le langage que j'aime,  
c'est un langage simple et naturel,  
tel sur le papier qu'à la bouche.*  
(Montaigne. Essais, I, 26.)

#### 1 – ESSAI LIMINAIRE – de la Renaissance – Michel

Entre hier et aujourd'hui. En prenant un extrait d'une lettre de Montaigne à son père où il est question des dernières paroles de La Boétie (*Essais. Livre I, ch 28*), deux comédiens placent l'enjeu de la pièce. Il est question de faire « une place » à La Boétie.

#### 2 – PREMIER ESSAI – de l'étonnement – Michel & Étienne

Nous sommes en 1558, sous le règne d'Henri II, dans une salle d'escrime où Montaigne et La Boétie s'entraînent. Ils sont en tenue de magistrat et déroulent la question qui lance le *Discours de la servitude volontaire* : comment se peut-il que tant d'hommes supportent quelquefois un tyran seul qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent ?

#### 3 – ESSAI D'APRÈS – de l'expérience – Sodales

A notre époque. Deux clowns tentent de nous faire comprendre avec du feu et des allumettes qu'il suffirait de ne plus servir pour être libres.

#### 4 – NOUVEL ESSAI – de l'égalité – Michel & Étienne

Retour au milieu du XVIème siècle. Cette fois, nos deux magistrats amis disputent un match de tennis (la Paume). Ils tentent de catégoriser les types de dominations et remarquent que bien des bêtes sont plus libres que les hommes.

#### 5 – ESSAI ANTÉPÉNULTIÈME – de l'habitude – Sodales

Aujourd'hui. Nos deux clowns, avec un jeu de Mikado, démontrent que l'habitude est la clé de notre acceptation à l'obéissance stupide.

#### 6 – ESSAI PÉNULTIÈME – du ressort secret – Michel & Étienne

Sous Henri II. Nos magistrats jouent au chamboule-tout. Ils décortiquent les principes de domination des peuples et admettent que cette responsabilité n'incombe qu'à trois ou quatre fallacieux individus. Ils ouvrent leur réflexion à l'hypothèse d'une société qui comprendrait ces mécanismes de contrôle, une société qui devrait s'afficher comme une absolue démocratie.

#### 7 – ULTIME ESSAI – de la liberté de conscience – Sodales

Dans l'actuelle salle de spectacle. Nos clowns ont prévu un « rappel » à leur exhibition. Il s'agit d'une chanson, entre Slam et Rap, qui chante l'amitié,

nos soifs sécuritaires, le refus de renoncer à notre confort et à la fluidité de nos vies présentes pour gagner en liberté.

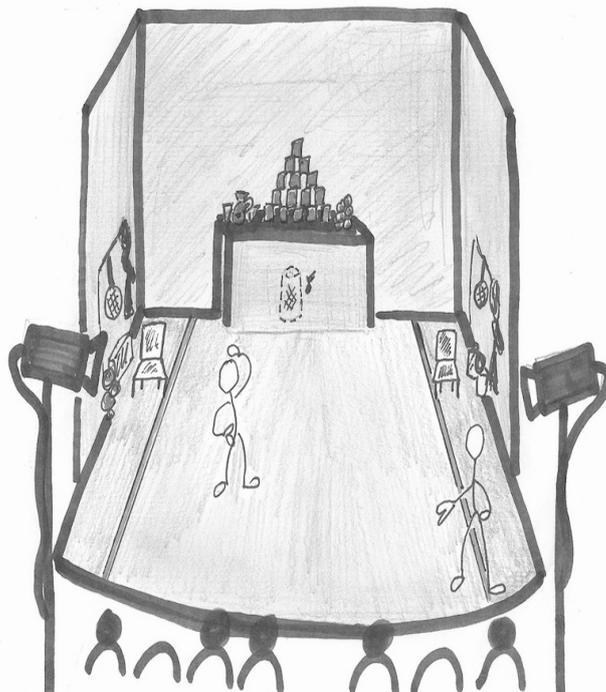
## C 2. 2 - SCENOGRAPHIE.

*Le désir s'accroît par la malaisance (...)  
la difficulté donne du prix aux choses (...)  
nous défendre quelque chose, c'est nous en donner envie  
(Montaigne. Essais, III, 5.)*

Fond noir. Au lointain centre de scène, un « chamboule-tout » de 45 gobelets aluminium empilés en quinconce est placé sur une table nappée de noir.

À côté de cette installation aux allures de château médiéval, il y a 1 carafe d'eau, 2 verres et 9 balles de chiffon - des éteufs. Une aire de jeu centrale est délimitée au sol. Ainsi à jardin et à cour de cette surface, deux espaces - ou Manchettes (Nom donné aux marges à gauche et à droite qu'utilisaient les humanistes sur les pages de leurs écrits) - posent une zone de hors-jeu où accessoires et costumes sont à vue.

En cadre de scène, on distingue encore 2 projecteurs sur pied, éteints



À l'entrée du public, les comédiens, 2 sodalis, sont visibles. Ils se déplacent dans la salle et dans leur « manchette » respective. On entend une musique. Pendant cet accueil, le premier sodalis remettra un grand briquet à un spectateur du premier rang ; cette personne sera nommée « baron ». Quand les spectateurs sont installés, chaque sodalis est dans sa manchette.

Code couleur Noir ; Blanc ; Gris et Jaune. Espace plateau : minimum 5m x 4m.

14 x 3 m en deux tissus noirs coton gratté, quelques pinces pour tenir le fond de scène ; lanière jaune en PVC souple (30m sécables de 4 cm de largeur) pour le sol ; 1 table ; 1 tissu noir coton gratté pour la recouvrir entièrement ; 2 chaises recouvertes de tissus noir ; 2 valises (noires) pour stocker les accessoires ; 2 projecteurs (650w) sur pieds ; 2 rallonges ; prises et télécommande ; 1 Méga booster pour le son caché sous la table ; sa télécommande.

**Costumes :** 2 robes d'avocat ; 2 fraises ou collerettes XVIème siècle ; 2 bases costumes à définir (sous les robes) ; 2 paires de chaussures : une blanche et une jaune (les paires de pieds pourraient en avoir une de chaque couleur.) ; 1 nez de clown jaune ; 1 nez de clown blanc ; 1 gilet blanc style boléro...

**Accessoires :** 1 carafe ; 2 verres ; 9 balles de chiffons (noir, jaune et/ou blanc) ; un grand briquet ; 2 épées en bois de 105 cm de long ; 1 coupelle ou

une poêle (pas trop lourde ; avec couvercle ?) dans laquelle une pâte molle permette de fixer des bouts de bois (type pâte à modeler) ; Une boîte pleine d'allumettes géantes et moyennes ; 2 raquettes et 4 ou 6 balles ; Un jeu de Mikado entier.

**9 Enregistrements** : 1 : Voix off seule / 2 : angélus ou Se canto / 3 : Groupe Téléphone / 4 : Musique Mario Bros + Voix off / 5 : Musique + Voix off / 6 : Musique + Voix off / 7 : Musique + Voix off / 8 : Jingle musical / 9 : Play back Rap avec la voix of.

### C 3 - GLOSSAIRE DE LA PIECE.

*J'ai un dictionnaire tout à fait personnel ;  
je « passe » le temps quand il est mauvais et désagréable ;  
quand il est bon, je ne veux pas le « passer », je le goûte à nouveau,  
je m'y arrête.  
Il faut « passer » le mauvais en courant et s'arrêter au bon.  
(Montaigne. Essais, III, 13.)*

- **Ahaner** : Peiner, souffler, haleter, panteler (j'ahane, j'halète ou je pantèle)
- **Asservir** : Maîtriser, dompter, réduire en esclavage
- **Assujettir** : Maintenir sous domination
- **Avachir** : Rendre incapable de produire un effort
- **Billevesées** : Inepties, foutaise, intelligente bêtise. Moria, en grec ; Stultitia, en latin ; Bullshit, en anglais de Trump !
- **Congénère** : Qui appartient à la même espèce, au même genre
- **Corrompu** : dissolu, immoral, vicieux, débauché, dépravé, pervers
- **Couardise** : manque de courage en comportement, mais aussi en moral ou intellectuel. Lâcheté.
- **Démocrate** : En science politique, un démocrate est un partisan et un avocat de la démocratie
- **Ébahir** : Frapper d'un grand étonnement
- **Édicter** : Publier, prescrire, faire connaître des volontés, des décisions de façon catégorique, péremptoire.
- **Emprise** : ascendant, influence
- **Exercitation** : Néologisme inventé par Montaigne pour parler de ses écrits et de ceux de son ami. Contraction d' « exercice » et de « citation ».
- **Grotesque** : Au XVI<sup>e</sup> siècle, le terme est fondé sur la multiplication des ornements (dans les grottes) ; chargé, très fournis en détails. (mot retiré dans la version finale du texte.)
- **Hercule** : Héros de la mythologie grecque connu pour sa force divine.
- **Hommelet** : Terme ancien pour désigner un homme faible.
- **Hypothétique** : Présumé, douteux, incertain, problématique
- **Inféodé** : Attaché, soumis, enchaîné à quelqu'un, à quelque chose par des liens sociaux (politiques ou militaires).
- **Lâche** : « *Le plus lâche...* » : À prendre au sens étymologique (laxus) amolli, paresseux, sans énergie.

- **Maquereaux** : Poisson de mer ou Homme qui prostitue les femmes et vit de l'argent qu'elles gagnent (entremetteur - proxénète - souteneur)
- **Méninges** : (au pluriel seulement) Cerveau, esprit critique
- **Monarchie** : Régime autocratique dont le chef désigné est roi ou reine (monarque)
- **Mouscaille** : Terme argotique pour signifier la merde. *Moutarde* est également employé dans le texte.
- **Opiniâtre** : Acharné, obstiné, persévérant. Qui ne cède rien.
- **Paillardise** : Salacité, débauche, immoralité. Action souvent commise par effet de groupe ou d'imitation (militaires, supporters...)
- **Protestant** (nom mas.) : Partisan de la Réforme (initiée par les théologiens : Luther (1483-1546.) et Calvin (1509-1564). Ordre chrétien qui se démarqua de l'Eglise catholique de Rome en 1529 en s'insurgeant contre les décrets de l'empereur Charles Quint qui restreignait la liberté religieuse. Synonymes : Réformés, Huguenots, Parpaillots...
- **Quaderro** : cahier, feuille pliée en 4 (mot retiré dans la version finale du texte.)
- **Rapines** : Butin, prise de guerre mais aussi Vol, petit vol, maraude. Action de brigandage, de pillage accompagnée de violences, notamment lors d'une guerre ; Détournement de biens publics ou privés opéré par quelqu'un qui abuse de son pouvoir, de ses fonctions.
- **République** : Régime qui prend sa forme dans les mots latin « res.i » (chose) et « publica, ae » (publique)
- **Samson** : Héros biblique connu pour avoir vaincu le géant Goliath.
- **Serf** : Qui n'est pas libre, n'a pas d'indépendance. Au Moyen-Âge, personne attachée à une terre, dont les biens et les travaux appartenaient au propriétaire (seigneur, roi, communauté religieuse) de cette terre.
- **Servitude** : Contrainte, obligation de service.
- **Sodales** : Terme latin (au singulier *Sodalis*) pour compagnons ou camarades.
- **Spolier** : Mot qui signifie voler, piller. Certaines personnes l'emploient dans un sens différent (sans doute pour faire comme tout le monde ou parce qu'ils croient employer un anglicisme.) C'est ridicule puisqu'en français, on a « *Divul-gâcher* », un néologisme autrement plus précis et amusant, non ?
- **Travail** : du latin *tri pallium* (3 pieux), instrument de torture.
- **Tyran** : Despote, dictateur, chef autoritaire.
- **Vulgaire** : du latin « *vulgus.i* » (le peuple). Dont l'origine vient du peuple (c'est-à-dire de la masse populaire)
- **VIP** : Very Important Person. Acronyme pour nous faire oublier l'invitation au bonheur de vivre de Montaigne dans ces derniers mots du Livre III des *Essais* : « *C'est une perfection absolue et pour ainsi dire divine que de savoir jouir de son être. Nous cherchons d'autres manières d'être parce que nous ne comprenons pas l'usage des nôtres, et nous sortons hors de nous parce que nous ne savons pas quel temps il y fait. De même est-il pour nous inutile de monter sur des échasses, car sur des échasses il faut encore marcher avec nos jambes. Et sur le trône le plus élevé du monde, nous ne sommes encore assis que sur notre cul.* »

*J'écris mon livre pour peu d'hommes et pour peu d'années.  
Si cela avait été une matière destinée à durer, il aurait fallu la confier à une langue plus stable.  
D'après la variation continue qui a accompagné la nôtre jusqu'à l'heure actuelle,  
qui peut espérer que sa forme actuelle sera en usage dans cinquante ans d'ici ?  
Depuis que je vis, elle a changé pour la moitié.  
(Montaigne. Essais, III, 9.)*

## D - AUTOUR DE LA SERVITUDE

*Mon opinion est qu'il faut se prêter à autrui  
et ne se donner qu'à soi-même.  
(Montaigne. Essais, III, 10.)*

### D 1 - « EXERCITATION » DE L'AUTEUR DU JEU DIT. (en cours d'écriture)

Alors que nous ne sommes plus soumis aujourd'hui à l'autorité ouverte d'un régime de droit divin ou militaire, on pourrait penser que le *Discours* de La Boétie est sans grand intérêt pour ceux que ni l'Histoire ni les Lettres ne passionnent.

Il est vrai que ce texte critique est globalement centré sur les pouvoirs de domination de siècles anciens et qu'il est relié fortement à celui dans lequel il a été composé.

Alors pourquoi « nous prendre la tête » avec un tel sujet ? Ne sommes-nous pas devenus plus conscients, plus tolérants (plus sensés) et plus heureux qu'aucune autre génération précédente ? Pourquoi revenir sur des questionnements qui dérangent et d'abord qui bouscule notre confort et nos habitudes d'actions et de pensées ?

Pour répondre à ces questions, je ferai comme Montaigne. Je parlerai à la première personne du singulier et je reprendrai à mon compte des idées ou citations glanées au fil de mes lectures. Comme Montaigne. Mes références, en revanche lui sont postérieures, depuis Baruch Spinoza (1632/1677) à Noam Chomsky, Alain Damasio ou Edwy Plenel, toujours vivants à l'heure où j'écris ce paragraphe. Comme Montaigne, je ne prendrai pas non plus « la peine » de rendre à chacun l'idée qui leur revient. (J'en nommerai le plus possible en D 2.)

*Je dis la vérité, non pas tout mon saoul, mais autant que j'ose la dire,  
et j'ose un peu plus en vieillissant.  
Si les gens se plaignent de ce que je parle trop de moi,  
moi je me plains de ce qu'ils ne pensent même pas à eux-mêmes. (Montaigne. Essais, III, 2.)*

D'abord, lecteur, si un tel sujet est « prise de tête », arrête ici ta lecture. Je te remercie d'avoir ri et souri à ma pièce de théâtre. Retourne à la lecture des pages de ton Facebook.

Pour les autres, ceux qui, comme moi, estiment être dans le camp des gens « sensés », force est de constater notre sérénité et notre détachement en face des guerres, de la montée de totalitarismes, du traitement du climat, des migrants, des gilets jaunes... C'est aussi terrifiant qu'un Caligula, une Agrippine, un Attila, qu'un Alexandre Borgia, un Gilles de Rais, qu'une Catherine de Médicis, qu'un Robespierre ! C'est plus inquiétant qu'un Hitler, Staline, Pol Pot, Mao Zedong, Ben Laden qui surgit soudain, car ce type de tyran-là n'a pu surgir

sans une certaine apathie (mollesse, lâcheté) de peuples éclairés. Par conséquence, ce sont nous, les gens sensés, raisonnables et tolérants qui devrions partager le fardeau de la culpabilité. Pourtant nous la reportons sur ces autres « en apparence » plus violents. Au mieux, on laisse des logiques victimaires se répandre : « c'est la faute à la police, trop répressive, à la NSA, aux Gaffa, au gouvernement, aux multinationales... ! On minimise, en réalité, l'effet de nos actions sur la surveillance générale. Nous sommes pourtant, au quotidien, les travailleurs compulsifs, les agents actifs au service du contrôle des uns sur les autres.

(notes ci-après pour rédaction)

**William Shakespeare** : Quelle époque fentille que celle où des idiots diligents des aveugles -  
**Blaise Pascal** : « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi que j'y vois ce que je suis. »  
**Montesquieu** : « Une chose n'est pas juste parce qu'elle est loi ; mais elle doit être loi parce qu'elle est juste. »  
**Denis Diderot** : « La nature n'a créé ni maître ni esclave ; je ne veux ni donner ni recevoir de loi. »  
**Alain Rey** : « On croit qu'on maîtrise les mots mais ce sont les mots qui nous maîtrisent. »

Problématique de Spinoza (l'éthique) Que faire de la multitude ?  
 Auteurs classiques subversifs : Machiavel ; La Boétie ; Pascal ; Hannah Arendt  
 Montaigne ; Nietzsche

D 1 - LA PSYCHOLOGIE DES FOULES (Chomsky ; La Bor)

Pourquoi m'importe-t-il que telle équipe gagne ? Je ne connais personnellement personne dans cette équipe...

Il importe de réduire les capacités de penser.

Qui se souvient du génocide du Timor ?

Le libre arbitre est un concept creux inventé dans le but tenir l'individu pour responsable de ses actes

Dynamique de population : être des hommes dont les actions vont à l'encontre de leur intérêt. (Les hommes) prennent pour leur état de nature, l'état de leur naissance.

Biais de rationalisation (le fait d'attribuer de la valeur à ce qu'on vient de faire.)

L'oppression se modernise en étendant partout des formes de mystification qui permettent d'occuper notre condition d'esclave.

Montrer la réalité telle qu'elle est vraiment constitue la subversion la plus authentique.

Contrairement à l'esclave de l'antiquité, l'exploité des temps modernes doit payer son loyer, sa cage.

La marchandise idéologique par essence dépossède de son travail celui qui la produit et dépossède celui qui la consomme.

Les choses qu'on possède finissent par nous posséder. (Habere non haberi)

C'est une triste chose que songer que la nature parle et que le genre humain ne l'écoute pas. V. Hugo

Travailler = se vendre pour acheter

On conçoit en occident  
 On produit en Asie et on meurt en Afrique.

L'esclave moderne aurait pu se contenter de sa servitude au travail mais à mesure que le système de production colonise tous les secteurs de la vie, le dominé perd son temps dans les loisirs, les divertissements et les vacances organisées.

À force d'obéir, on obtient des réflexes de soumission. À ses parents, à ses professeurs, à ses patrons, à ses propriétaires, à ses marchands, à la loi, aux forces de l'ordre, à tous les pouvoirs car on ne sait plus rien faire d'autre.

La désobéissance éphémère plus que tout car désobéir, c'est risqué. C'est l'aventure, le changement. De même que l'enfant panique lorsqu'il perd de vue ses parents, l'esclave moderne est perdu sans le pouvoir qu'il a créé. C'est la peur qui est cause de tout cela.

On agit pour ce qui domine le sentiment de puissance le plus élevé et la bonne conscience. Autrefois dieu ; aujourd'hui, l'argent. (Plus ou moins selon Nietzsche)

— en démocratie — OU SEUL SERF VICE

vers l'autodidactie citoyenne

Trop d'argent comme trop de pouvoir rend fou. Là-dessus, nous n'avons pas de constitution : il faut qu'on l'écrive soi-même. Soyons des consultants.

*On se passionne pour des mythes ; on se batifol pour des chimères ; on mourut pour des abstractions.*  
 Sébastien F. Encyclopédie A. DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN (Déclarations des)

Souder par la peur est plus facile que par le désir.  
 Boucles dopaminergiques (dopamine)  
 La durée contre l'immédiat

— ESSAI PÉNULTIME — en classe ou au théâtre —

Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps, et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous défaire. D'où tire-t-il tous ces yeux qui vous épiant, si ce n'est de vous ? Comment at-il tant de mains pour vous frapper, si ce n'est de vous empuaner ?  
 Les pieds dont il foule vos cités ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, qui ne soit de vous-mêmes ? Comment ose-t-il vous assaillir, s'il n'est d'intelligence avec vous ? Quel mal pousse-t-il vous faire, si vous n'étiez les recueils du larcin qui vous pille, les complices du meurtre qui vous tue et les baïonnes de vous-mêmes ? Vous semez vos champs pour qu'il les dévaste, vous meublez et remplissez vos maisons pour fournir ses pilleries, vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure, vous nouez vos enfants pour qu'il en fasse des soldats dans le meilleur des cas, pour qu'il les mette à la guerre, à la touchette, qu'il les rende minutes de ses convulsions et exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine afin qu'il puisse se mignarder dans ses délices et se vautrer dans ses sales plats. Vous vous affaiblissez afin qu'il soit plus fort, et qu'il vous tienne plus rudement la bride plus courte. Et de tant d'indignités que les belles elles-mêmes ne supporteraient pas si elles les sentaient, vous pourriez vous délivrer si vous essayiez, même pas de vous délivrer, seulement de le vouloir.

Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libre.  
 Le numérique et la technologie produisent la société de contrôle.

À partir du moment où les régimes disciplinaires ont été contrés par les démocraties, par des sociétés qui ont permis de dire que la hiérarchie n'était plus supportable, le pouvoir a mué. Pour faire fonctionner une société quand la discipline ne fonctionne plus, il faut trouver un autre registre de contrôle et cet autre registre de contrôle, on en est aujourd'hui par beaucoup les acteurs.  
 On oublie trop souvent de nous le dire.

Pourquoi cette servitude volontaire ?

Une des raisons est parce qu'on a en nous cette pulsion de contrôle. C'est pour cela, d'ailleurs, qu'on accepte aussi facilement qu'on l'exerce sur nous. (Le père qui demande à être ami avec son fils sur Facebook pour contrôler ce qu'elle fait, qui elle voit ; La fille qui va fouiller dans l'histoire de son père pour regarder quel site il visite ; le futur employé qui goussouille son futur patron ; le patron qui emploie des hackers pour entrer dans le compte du réseau social de son salarié...)

C'est du voyeurisme !

En partie, oui. Mais il y a surtout une volonté de conjurer l'incertitude, d'apaiser l'angoisse, d'être rassuré. Nous ressentons un besoin de contrôle, une volonté de contrôle, parce qu'on nous présente la société comme extrêmement instable et individualiste sur laquelle les anciens liens communitaires ne sont plus là. On a besoin de se rassurer notamment par la technologie en recueillant le maximum d'informations, en pouvant contrôler ou savoir ce que fait notre femme, notre fille, notre patron ; ce que font nos gouvernements...

Parce qu'on pense qu'on va gagner en sécurité ?

En tout cas qu'on va gagner en sérénité ! Gagner en sérénité, c'est la source de ce besoin de contrôle. Du coup, on l'accepte d'autant mieux qu'on se dit : « Ben, oui, c'est normal. Il faut quand-même que le gouvernement soit informé de ce que font les éléments dangereux. » Et on met en place une espèce d'auto-censure, « le seul serf vice », ce vice de la servitude volontaire qui permet magnifiquement ce que j'appelle « le techno cocoon » : c'est-à-dire cette enveloppe technologique dans laquelle on évolue et que constituent nos ordinateurs, nos smartphones, nos écrans... et grâce à ces outils numériques, on a une sorte de régis de contrôle qu'on utilise sur le monde, sur les autres et qui nous permet ce minimum de « réassurance ». C'est un phénomène assez complexe et brouillé car ce contrôle - et donc cette sérénité - n'est pas seulement verticale. Je veux dire qu'elle ne vient plus seulement d'un pouvoir d'en haut.

Si on accepte cette servitude volontaire, c'est donc parce qu'on pense échapper aux incertitudes, parce qu'on pense qu'on va gagner en sérénité en développant notre sécurité ?

On n'aime pas de nous dire que la sécurité est la première de nos libertés. C'est faux ! La sécurité est éventuellement une des conditions de notre liberté. On a toujours une grande partie de notre liberté pour du confort, pour une facilité, une fluidité de nos vies. Demander aux gens de venir sans leur portable pour éviter d'être géo-localisés. Les gens ne veulent pas le faire. Parce qu'un portable, ça permet de nous orienter, de lire notre agenda, de lire notre carnet, d'appeler n'importe qui, n'importe quand et d'être appelé. Donc il y a un trac, comme un chantage, un arbitrage entre nos libertés et la fluidité de nos vies. Pour l'instant, c'est l'envie de fluidifier nos vies qui l'emporte ; d'avoir une petite - confortresse - autour de nous.

Il y a encore 30 ans, quand on touchait à nos libertés fondamentales, en France, on voyait des mobilisations monstres, aujourd'hui, ça n'émeut plus personne. Pourquoi ce silence, cette indolence, cette atonie, cette apathie, cette insensibilité, cette ataxie ?

Je dirais cette indifférence. Parce qu'il y a une acclimation. On s'habitue très vite (les sas des portiques, etc) et on nous vend l'idée qu'on va être de plus en plus en sécurité. Or le phénomène propose un cercle vicieux : plus vous vous protégez, plus le sentiment de peur et d'insécurité augmente. Autrement dit, moins vous vous confrontez à l'illégalité, moins vous vous confrontez au danger, moins vous acceptez que des événements inattendus puissent survenir, moins vous acceptez le danger, plus, quand ça survient, vous êtes terrorisés. C'est-à-dire qu'il y a un phénomène de surprotection qui se paie par un accroissement du sentiment d'insécurité.

Pour casser cette boucle, retrouvons un rapport à l'inattendu, à l'imprévu, à la rencontre. Créons, par exemple, des laboratoires d'expérimentations sociologiques. Commençons là où on est puissant (au lycée ! méthode Freney) et cherchons les actions qui développent notre imagination (lire, jouer ? A quel jeu ?) et

(celui qui écrit ici est l'auteur du Jeu Dit présenté, ces initiales son SF)  
 Je ne peins pas l'être, je peins le passage, non un passage d'un âge à un autre, mais de jour en jour, de minute en minute. (Montaigne, Essais, II, 2)

Le fait même d'utiliser le langage du pouvoir nous condamne à l'impulsance. Le problème du langage est au centre du combat pour l'émancipation humaine. Ce n'est pas une forme de domination qui s'ajoute aux autres, c'est le cœur même du projet d'asservissement du système totalitaire marchand. Pourtant, c'est par la réappropriation du langage et donc de la communication réelle entre les personnes que la possibilité d'un changement radical émerge de nouveau. C'est en cela que le projet révolutionnaire rejoint le projet poétique. Dans l'effervescence populaire, la parole est prise et réinventée par des groupes étendus. La spontanéité créatrice s'empare de chacun et nous rassemble tous.

*Il y a plus de distance d'un homme à un autre que d'un homme à une bête.  
 (Et pourtant un homme vaut tous les hommes)  
 (Montaigne. Essais, II, 17.)*

## D 2 – LA LIBRAIRIE

*Chez moi, je séjourne le plus souvent en ma bibliothèque d'où facilement je commande ma maison.  
Je suis sur l'entrée et je vois sous moi mon jardin, ma basse-cour, ma cour  
et dans la plupart des parties de ma maison, là je feuillette à toute heure un livre,  
à cette heure un autre, sans ordre et sans dessein, à pièces décousues.  
Tantôt je rêve,  
tantôt j'enregistre  
et dicte en me promenant, mes songes que voici.  
(Montaigne. Essais. III, 3)*

### EN LIVRE PAPIER :

- **LES ESSAIS** de Montaigne (Ed Bouquins Laffont/Mollat. Dir Bernard Combeaud)
- **DISCOURS DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE** de La Boétie  
(Trad. en Français. moderne de Séverine AUFFRET. Éditions MILLE.ET.UNE.NUITS)
- **DEUXIÈME DISSERTATION** extrait de **La Généalogie de la morale** (la faute ; la mauvaise conscience et ce qui leur ressemble) de Friedrich Nietzsche (Ed. Folio plus)
- **PSYCHOLOGIE DES FOULES** de Gustave Le Bon (Ed. Puf 2016. 1<sup>ère</sup> pub.1963. Écrit 1895)
- **ESSAIS SUR LES ESSAIS** de Michel Butor (nrf Gallimard. 1968)
- **LA FABRICATION DU CONSENTEMENT : De la propagande médiatique en démocratie** de Noam Chomsky et Edward Herman (Ed. Contre-feu Agone.1988, rééd. 2002. Écrit en Américain 1968)
- **PSYCHOLOGIE DE LA CONNERIE** dirigé par JF Marmion (Ed. Sc Humaines. 2018)

### EN RADIO (postcast) :

#### **FRANCE CULTURE :**

- LES CHEMINS DE LA PHILOSOPHIE

Montaigne et La Boétie, « parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

- L'INVITÉ DES MATINS

Alain Damasio « Il faut mener une guerre des imaginaires »: les utopies concrètes 01/05/2019

- LA METHODE SCIENTIFIQUE

Alain Damasio La disparition 14/04/2019

- LES NOUVEAUX CHEMINS DE LA CONNAISSANCE (5 émissions également sur YouTube) :

Montaigne (1/5) La Mort (avec J-Y Pouilloux, professeur de littérature à l'Université de Pau)

Montaigne (2/5) : Les cannibales (avec Ali Benmaklouf, professeur de philo arabe et de philo de la logique)

Montaigne (3/5) : L'amitié (avec André Comte-Sponville, philosophe)

Montaigne (4/5) : L'éducation des enfants (Pierre Magnard, philosophe. Prof émérite à Paris-Sorbonne.)

Montaigne (5/5) : L'expérience (Frédéric Brahami, directeur d'études de l'EHESS.)

- LES NOUVEAUX CHEMINS DE LA PHILOSOPHIE (5 émissions également sur YouTube) :

Montaigne philosophe (1/5) : Montaigne philosophe

Montaigne philosophe (2/5) : La fable de l'identité

Montaigne philosophe (3/5) : Le veilleur de jour

Montaigne philosophe (4/5) : Le veilleur de jour

Montaigne philosophe (5/5) : Ivre et de bonne foi

**SUR INTERNET DES TEXTES A LIRE :**

- SUR **GALLICA.BNF.FR** (les ouvrages numérisés de la B N F) :  
ŒUVRE COMPLÈTES D'ETIENNE DE LA BOETIE (Ed J. ROUAM. Note et index Paul Bonnefon 1892)  
BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHEOLOGIQUE DU PERIGORD (1874)  
REVUE PHILOMATHIQUE DE BORDEAUX ET DU SUD\_OUEST (1897-1939)  
MONTAIGNE PAMPHLETAIRE, L'ENIGME DU CONTR'UN par Dr Armaingaud 1910  
ETIENNE DE LA BOETIE, UN ENFANT DE SARLAT d'André Toulemon (Ed. Litec) 1980



- SUR **PERSEE.FR** :

HISTOIRE CRITIQUE DES INTERPRETATIONS DU DISCOURS DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE (article) par Juan Vicente Cortes-Cuadra

- Au hasard depuis **GOOGLE** :

**A LIRE :**

MONTAIGNE ET L'AMITIE par André Linck  
LA DEVISE D'ETIENNE DE LA BOETIE de Benjamin Fillon (Imprim P. Robuchon) 1872

**A ÉCOUTER :**

(YouTube) Discours (intégral) de la servitude volontaire (01h13)  
(Gallica.bnf.fr) Conférence de Patrick Hochard (01h23)  
(YouTube) ETIENNE DE LA BOETIE (1530-1563) Une vie, une œuvre (2010)  
(YouTube) MICHEL DE MONTAIGNE (1533-1592) – Une vie, une œuvre (2008)  
(YouTube) Montaigne, guerre et religions

**FIN DU DOSSIER PÉDAGOGIQUE DE  
LA BOËTIE COMBIEN D'AMIS**

**ANNEXES**

Extraits du *discours de la servitude volontaire qui a servi de fil rouge*  
à l'auteur du *Jeu Dit*.

Traduction en Français moderne de Séverine AUFFRET  
© Éditions MILLE.ET.UNE.NUITS

(Intégrale papier à 3 € dans toutes les librairies !)

« Il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres ; n'en ayons qu'un seul ; Qu'un seul soit le maître, qu'un seul soit le roi. »Voilà ce que déclara Ulysse en public, selon

Homère. S'il eut dit seulement : « Il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres », c'était suffisant. Mais il ajoute au contraire : « N'ayons qu'un seul maître... »

Il faut peut-être excuser Ulysse ; je crois qu'il adaptait plutôt son discours aux circonstances qu'à la vérité.

Parce qu'à la réflexion, c'est un malheur extrême que d'être assujéti à un maître dont on ne peut jamais être assuré de la bonté et qui a toujours le pouvoir d'être méchant quand il le voudra. Quant à obéir à plusieurs maîtres, c'est être autant de fois extrêmement malheureux.

Je ne veux pas débattre ici la question tant de fois agitée, à savoir « si d'autres sortes de républiques sont meilleures que la monarchie ». Si j'avais à la débattre, avant de chercher quel rang la monarchie doit occuper parmi les divers moyens de gouverner la chose publique, je demanderais si l'on doit même lui en accorder aucun, car il est difficile de croire qu'il y ait rien de public dans un gouvernement où tout est à un seul. Mais réservons pour un autre temps cette question.

Pour le moment, je voudrais seulement comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois un tyran seul qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent, qui n'a pouvoir de leur nuire qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui que de le contredire. Chose vraiment étonnante - et pourtant si commune - de voir un million d'hommes misérablement asservis, non qu'ils y soient contraints par une force majeure, mais parce qu'ils sont fascinés et pour ainsi dire ensorcelés par le seul nom d'un, qu'ils ne devraient pas redouter - puisqu'il est seul - ni aimer - puisqu'il est envers eux tous inhumain et cruel. Telle est pourtant la faiblesse des hommes : contraints à l'obéissance, obligés de temporiser. Si donc une nation est soumise au pouvoir d'un seul par la force des armes, il ne faut pas s'étonner qu'elle serve, mais bien le déplorer. Ou plutôt supporter le malheur avec patience et se réserver pour un avenir meilleur.

Nous sommes ainsi faits que les devoirs communs de l'amitié absorbent une bonne part de notre vie. Il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les belles actions, d'être reconnaissants pour les bienfaits reçus, et de réduire souvent notre propre bien-être pour accroître l'honneur et l'avantage de ceux que nous aimons. Si donc les habitants d'un pays trouvent parmi eux un de ces hommes rares qui leur ait donné des preuves d'une grande prévoyance, d'un grand courage, d'une grande prudence pour les gouverner ; s'ils s'habituent à la longue à lui obéir et à se fier à lui jusqu'à lui accorder une certaine suprématie, je ne sais s'il serait sage de l'enlever de là où il faisait bien pour le placer là où il pourra faire mal ; il semble, en effet, naturel d'avoir de la bonté pour celui qui nous a procuré du bien, et de ne pas en craindre un mal.

Mais, ô grand Dieu, qu'est donc cela ? Comment appellerons-nous ce malheur ? Quel est ce vice, ce vice horrible, de voir un nombre infini d'hommes, non seulement obéir, mais servir, non pas être gouvernés, mais être tyrannisés, n'ayant ni biens, ni parents, ni enfants, ni leur vie même qui soient à eux ? De les voir souffrir les rapines, les paillardises, les cruautés, non d'une armée mais d'un seul ! Non d'un Hercule ou d'un Samson, mais d'un hommelet souvent le plus lâche, le plus efféminé de la nation, qui n'a jamais flairé la poudre des batailles, qui n'est pas seulement inapte à commander aux hommes, mais

encore à satisfaire la moindre femmelette ! Nommerons-nous cela lâcheté ? Appellerons-nous vils et couards ces hommes soumis ? Si deux, si trois, si quatre cèdent à un seul, on pourrait peut-être dire : c'est un manque de courage. Mais si cent, si mille souffrent l'oppression d'un seul, dira-t-on encore qu'ils n'osent pas s'en prendre à lui, ou qu'ils ne le veulent pas, et que ce n'est pas couardise, mais plutôt mépris ou dédain ? Lâcheté ?

Deux hommes, et même dix, peuvent bien en craindre un ; mais que mille, un million, mille villes ne se défendent pas contre un seul homme, cela n'est pas couardise : elle ne va pas jusque-là, de même que la vaillance n'exige pas qu'un seul homme escalade une forteresse, attaque une armée, conquière un royaume. Quel vice monstrueux est donc celui-ci, qui ne mérite pas même le titre de couardise, qui ne trouve pas de nom assez laid, que la nature désavoue et que la langue refuse de nommer ?

Qu'on mette face à face cinquante mille hommes en armes ; les uns, libres, combattent pour leur liberté, les autres combattent pour la leur ravir. Auxquels promettez-vous la victoire ? À ceux qui espèrent pour récompense le maintien de leur liberté, ou à ceux qui n'attendent pour salaire des coups qu'ils donnent et qu'ils reçoivent que la servitude d'autrui ?

Ils sont vraiment extraordinaires, les récits de la vaillance que la liberté met au cœur de ceux qui la défendent ! Mais ce qui arrive, partout et tous les jours : qu'un homme seul en opprime cent mille et les prive de leur liberté, qui pourrait le croire, s'il ne faisait que l'entendre et non le voir ? Et si cela n'arrivait que dans des pays étrangers !

Or ce tyran seul, il n'est pas besoin de le combattre, ni de l'abattre. Il est défait de lui-même, pourvu que le pays ne consente point à sa servitude. Il ne s'agit pas de lui ôter quelque chose, mais de ne rien lui donner. Ce sont donc les peuples eux-mêmes qui se laissent, ou plutôt qui se font malmenner, puisqu'ils en seraient quittes en cessant de servir. C'est le peuple qui s'asservit et qui se coupe la gorge ; qui consent à son mal, ou plutôt qui le recherche... S'il lui coûtait quelque chose pour recouvrer sa liberté et, pour ainsi dire, de bête redevenir homme. Mais je n'attends même pas de lui une si grande hardiesse ; j'admets qu'il aime mieux je ne sais quelle assurance de vivre misérablement qu'un espoir douteux de vivre comme il l'entend. Mais quoi ! Si pour avoir la liberté il suffit de la désirer, s'il n'est besoin que d'un simple vouloir, se trouvera-t-il une nation au monde qui croie la payer trop cher en l'acquérant par un simple souhait ? Certes, comme le feu d'une petite étincelle grandit et se renforce toujours, et plus il trouve de bois à brûler, plus il en dévore, mais se consume et finit par s'éteindre de lui-même quand on cesse de l'alimenter, de même, plus les tyrans pillent, plus ils exigent ; plus ils ruinent et détruisent, plus on les sert. Ils se fortifient d'autant, deviennent de plus en plus frais et dispos pour tout anéantir et tout détruire. Mais si on ne leur fournit rien, si on ne leur obéit pas, sans les combattre, sans les frapper, ils restent nus et défaits et ne sont plus rien, de même que la branche, n'ayant plus de suc ni d'aliment à sa racine, devient sèche et morte.

Pour acquérir le bien qu'il souhaite, l'homme hardi ne redoute aucun danger, l'homme avisé n'est rebuté par aucune peine. Seuls les lâches et les engourdis ne savent ni endurer le mal, ni recouvrer le bien qu'ils se bornent à convoiter. L'énergie d'y prétendre leur est ravie par leur propre lâcheté ; il ne leur reste

que le désir naturel de le posséder. Ce désir, cette volonté commune aux sages et aux imprudents, aux courageux et aux couards, leur fait souhaiter toutes les choses dont la possession les rendrait heureux et contents. Il en est une seule que les hommes, je ne sais pourquoi, n'ont pas la force de désirer : c'est la liberté, bien si grand et si doux ! Dès qu'elle est perdue, tous les maux s'ensuivent, et sans elle tous les autres biens, corrompus par la servitude, perdent entièrement leur goût et leur saveur. La liberté, les hommes la dédaignent uniquement, semble-t-il, parce que s'ils la désiraient, ils l'auraient ; comme s'ils refusaient de faire cette précieuse acquisition parce qu'elle est trop aisée.

Pauvres gens misérables, peuples insensés, nations opiniâtres à votre mal et aveugles à votre bien ! Vous vous laissez enlever sous vos yeux le plus beau et le plus clair de votre revenu ! Vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tous ces dégâts, ces malheurs, cette ruine, vous viennent de celui-là même que vous avez fait ce qu'il est. Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps, et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il tous ces yeux qui vous épient, si ce n'est de vous ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne vous les emprunte ?

A-t-il pouvoir sur vous, qui ne soit de vous-mêmes ? Comment oserait-il vous assaillir, s'il n'était d'intelligence avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez les receleurs du larron qui vous pille, les complices du meurtrier qui vous tue et les traîtres de vous-mêmes ? Vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure, vous nourrissez vos enfants pour qu'il en fasse des soldats dans le meilleur des cas, pour qu'il les mène à la boucherie de ses guerres. Vous vous usez à la peine afin qu'il puisse se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez afin qu'il soit plus fort et qu'il vous tienne plus rudement la bride plus courte. Et de tant d'indignités que les bêtes elles-mêmes ne supporteraient pas si elles les sentaient, vous pourriez vous délivrer si vous essayiez, même pas de vous délivrer, seulement de le vouloir.

Soyez résolu à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre...

Cherchons (donc) à comprendre, si c'est possible, comment cette opiniâtre volonté de servir s'est enracinée si profond qu'on croirait que l'amour même de la liberté n'est pas si naturel.

Si nous vivions avec les droits que nous tenons de la nature, nous serions naturellement soumis à nos parents, sujets de la raison, sans être esclaves de personne. Chacun de nous reconnaît en soi, tout naturellement, l'impulsion de l'obéissance envers ses père et mère.

Ce qu'il y a d'évident, c'est que la nature nous a tous créés et coulés en quelque sorte dans le même moule, pour nous montrer que nous sommes tous égaux, ou plutôt frères. Et si, dans le partage qu'elle a fait de ses dons, elle a prodigué quelques avantages de corps ou d'esprit aux uns plus qu'aux autres, elle n'a cependant pas voulu nous mettre en ce monde comme sur un champ

de bataille. Croyons plutôt qu'en faisant ainsi des parts plus grandes aux uns, plus petites aux autres, elle a voulu faire naître en nous l'affection fraternelle, puisque les uns ont la puissance de porter secours tandis que les autres ont besoin d'en recevoir. Donc, puisque la nature nous a donné à tous toute la terre pour demeure, puisqu'elle nous a tous formés sur le même modèle afin que chacun pût se regarder et quasiment se reconnaître dans l'autre comme dans un miroir, puisqu'elle nous a fait à tous ce beau présent de la voix et de la parole pour mieux nous rencontrer, puisqu'elle a montré en toutes choses qu'elle ne nous voulait pas seulement unis, mais tel un seul être, comment douter alors que nous ne soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous égaux ? Il ne peut entrer dans l'esprit de personne que la nature ait mis quiconque en servitude, puisqu'elle nous a tous mis en compagnie.

À vrai dire, la liberté est naturelle. À mon avis, nous ne sommes pas seulement nés avec elle, mais aussi avec la passion de la défendre.

S'il s'en trouve par hasard qui en doutent encore, il faut que je leur fasse l'honneur qu'ils méritent et que je hisse, pour ainsi dire, les bêtes brutes en chaire, pour leur enseigner leur nature et leur condition. Les bêtes nous crient : « Vive la liberté ! » Plusieurs d'entre elles meurent aussitôt prises.

D'autres animaux lorsqu'on les prend, résistent si fort des ongles, des cornes, du bec et du pied qu'ils démontrent assez quel prix ils accordent à ce qu'ils perdent. Une fois pris, ils nous donnent tant de signes flagrants de la connaissance de leur malheur qu'il est beau de les voir alors languir plutôt que vivre, et gémir sur leur bonheur perdu plutôt que de se plaire en servitude. Que veut dire d'autre l'éléphant lorsque, s'étant défendu jusqu'au bout, sans plus d'espoir, sur le point d'être pris, il enfonce ses mâchoires et casse ses dents contre les arbres, sinon que son grand désir de demeurer libre lui donne de l'esprit et l'avise de marchander avec les chasseurs : à voir s'il pourra s'acquitter par le prix de ses dents et si son ivoire, laissé pour rançon, rachètera sa liberté ? Ainsi donc, puisque les bêtes, même faites au service de l'homme, ne se soumettent qu'après avoir exprimé un désir contraire, quelle malchance a pu dénaturer l'homme — seul vraiment né pour vivre libre — au point de lui faire perdre la souvenance de son premier état et le désir de le reprendre ?

Il y a trois sortes de tyrans. Ceux qui ont acquis leur pouvoir par la force des armes ; ceux qui naissent prince et deviennent roi et ceux tiennent leur pouvoir du peuple. S'ils arrivent au trône par des moyens différents, leur manière de régner est toujours à peu près la même. Ceux qui sont élus par le peuple, le traitent comme un taureau à dompter ; les conquérants comme leur proie ; les successeurs comme un troupeau d'esclaves qui leur appartient par nature.

Pour que les hommes, tant qu'ils sont des hommes, se laissent assujettir, il faut de deux choses l'une : ou qu'ils y soient contraints, ou qu'ils soient trompés. Ils perdent souvent leur liberté en étant trompés mais moins souvent qu'ils ne se trompent eux-mêmes. Il est incroyable de voir comme le peuple, dès qu'il est assujéti, tombe soudain dans un si profond oubli de sa liberté qu'il lui est impossible de se réveiller pour la reconquérir : il sert si bien, et si volontiers, qu'on dirait à le voir qu'il n'a pas seulement perdu sa liberté mais bien gagné sa servitude.

Il est vrai qu'au commencement, on sert contraint et vaincu par la force ; mais les successeurs servent sans regret et font volontiers ce que leurs devanciers

avaient fait par contrainte. Les hommes nourris et élevés dans la servitude se contentent de vivre comme ils sont nés et ne pensent point avoir d'autres biens ni d'autres droits que ceux qu'ils ont trouvés ; ils prennent pour leur état de nature l'état de leur naissance.

L'habitude, qui exerce en toutes choses un si grand pouvoir sur nous, a surtout celui de nous apprendre à servir et, comme on le raconte de Mithridate qui finit par s'habituer au poison, celui de nous apprendre à avaler le venin de la servitude sans le trouver amer. Nul doute que la nature nous dirige là où elle veut mais elle a moins de pouvoir sur nous que l'habitude. Si bon que soit le naturel, il se perd s'il n'est entretenu, et l'habitude nous forme toujours à sa manière, en dépit de la nature. Tels ces arbres fruitiers qui perdent les caractères de leur espèce pour porter des fruits différents selon la manière dont on les greffe.

On raconte que Lycurgue, le législateur de Sparte, avait nourri deux chiens, tous deux frères, tous deux allaités au même lait. L'un était engraisé à la cuisine, l'autre habitué à courir les champs au son de la trompe et du cornet. Voulant montrer aux Lacédémoniens que les hommes sont tels que la culture les a faits, il exposa les deux chiens sur la place publique et mit entre eux une soupe et un lièvre. L'un courut au plat, l'autre au lièvre. Et pourtant, dit-il, ils sont frères !

Celui-là, avec ses lois et son art politique, éduqua et forma si bien les Lacédémoniens que chacun d'eux préférerait souffrir mille morts plutôt que de se soumettre à un autre maître que la loi et la raison.

Pourquoi dis-je ceci ? Je ne prétends certes pas que le pays et le sol n'y fassent rien, car partout et en tous lieux l'esclavage est amer aux hommes et la liberté leur est chère. Mais il me semble qu'on doit avoir pitié de ceux qui, en naissant, se trouvent déjà en dictature, qu'on doit les excuser si, n'ayant pas même vu l'ombre de la liberté et n'en ayant pas entendu parler, ils ne ressentent pas le malheur d'être esclaves.

On ne regrette jamais ce qu'on n'a jamais eu. Le chagrin ne vient qu'après le plaisir et toujours, à la connaissance du malheur, se joint le souvenir de quelque joie passée. La nature de l'homme est d'être libre et de vouloir l'être, mais il prend facilement un autre pli lorsque l'éducation le lui donne.

Disons donc que, si toutes choses deviennent naturelles à l'homme lorsqu'il s'y habitue, seul reste dans sa nature celui qui ne désire que les choses simples. Ainsi la première raison de la servitude volontaire, c'est l'habitude. Voilà ce qui arrive aux plus braves chevaux qui d'abord mordent leur frein, et après s'en jouent, qui, regimbant naguère sous la selle, se présentent maintenant d'eux-mêmes sous le harnais et, tout fiers, se rengorgent sous l'armure.

Ils disent qu'ils ont toujours été sujets, que leurs pères ont vécu ainsi. Ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mal, s'en persuadent par des exemples et consolident eux-mêmes, par la durée, la possession de ceux qui les tyrannisent.

Mais en vérité les années ne donnent jamais le droit de mal faire. Elles accroissent l'injure. Il s'en trouve toujours certains qui ne s'apprivoisent jamais à la sujétion et qui, comme Ulysse cherchait par terre et par mer à revoir la fumée de sa maison, n'ont garde d'oublier leurs droits naturels, leurs origines, leur état premier. Ceux-là se remémorent les choses passées pour juger le présent et prévoir l'avenir. Ceux-là, quand la liberté serait entièrement perdue et bannie

de ce monde, l'imaginent et la sentent en leur esprit. Et la servitude les dégoûte, pour si bien qu'on l'accoutre.

Mais pour revenir à mon sujet, que j'avais presque perdu de vue, la première raison pour laquelle les hommes servent volontairement, c'est qu'ils naissent serfs et qu'ils sont enlevés comme tels. De cette première raison découle cette autre : que, sous les tyrans, les gens deviennent aisément lâches et efféminés.

Il est certain qu'avec la liberté, on perd aussitôt la vaillance. Les gens soumis n'ont ni ardeur ni pugnacité au combat. Les gens soumis sont incapables de toute grande action. Les tyrans le savent bien. Aussi font-ils tout leur possible pour mieux les avachir.

Cette ruse des tyrans d'abêtir leurs sujets n'a jamais été plus évidente que dans la conduite de Cyrus envers les Lydiens, après qu'il se fut emparé de leur capitale et qu'il eut pris pour captif Crésus, ce roi si riche. On lui apporta la nouvelle que les habitants de Sardes s'étaient révoltés.

Il les eut bientôt réduits à l'obéissance. Mais ne voulant pas saccager une aussi belle ville ni être obligé d'y tenir une armée pour la maîtriser, il s'avisait d'un expédient admirable pour s'en assurer la possession. Il y établit des bordels, des tavernes et des jeux publics, et publia une ordonnance qui obligeait les citoyens à s'y rendre. Il se trouva si bien que, par la suite, il n'eut plus à tirer l'épée contre les Lydiens. Ces misérables s'amusèrent à inventer toutes sortes de jeux si bien que, de leur nom même, les Latins formèrent le mot par lequel ils désignaient ce que nous appelons passe-temps, qu'ils nommaient Ludi, par corruption de Lydie.

Tous les tyrans n'ont pas déclaré aussi expressément vouloir efféminer leurs sujets ; la plupart d'entre eux l'ont fait en cachette. Ne croyez pas qu'il y ait nul poisson qui, pour la friandise d'un asticot, morde plus vite à l'hameçon que tous ces peuples qui se laissent promptement allécher à la servitude, pour la moindre douceur qu'on leur fait goûter. Le théâtre, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, le prix de leur liberté ravie, les outils de la tyrannie.

Ainsi les peuples abrutis, trouvant beaux tous ces passe-temps, amusés d'un vain plaisir qui les éblouissait, s'habituèrent à servir aussi naïvement mais plus mal que les petits enfants n'apprennent à lire avec des images brillantes.

Je ne vois personne aujourd'hui qui, entendant parler de Néron, ne tremble au seul nom de ce monstre, de cette sale peste du monde. Il faut pourtant dire qu'après la mort, aussi dégoûtante que sa vie, de ce boutefeu, de ce bourreau, de cette bête sauvage, ce fameux peuple romain en éprouva tant de déplaisir, se rappelant ses jeux et ses festins, qu'il fit plus d'honneurs à ce mort qu'il n'aurait dû en faire à un vivant, et d'abord à ceux qui l'avaient tué.

Les empereurs romains n'oubliaient surtout pas de prendre le titre de Tribun du peuple, parce que cet office était tenu pour saint et sacré ; établi pour la défense et la protection du peuple, il jouissait d'une haute faveur dans l'État. Ils s'assuraient par ce moyen que le peuple se fierait mieux à eux, comme s'il lui suffisait d'entendre ce nom, sans avoir besoin d'en sentir les effets. Mais ils ne font guère mieux ceux d'aujourd'hui qui, avant de commettre leurs crimes les plus graves, les font toujours précéder de quelques jolis discours sur le bien

public et le soulagement des malheureux. On connaît la formule dont ils font si finement usage ; mais peut-on parler de finesse là où il y a tant d'impudence ? Les rois d'Assyrie, et après eux les rois Mèdes, paraissent en public le plus rarement possible, pour faire supposer au peuple qu'il y avait en eux quelque chose de surhumain et laisser rêver ceux qui se montent l'imagination. Ainsi tant de nations qui furent longtemps sous l'empire de ces rois mystérieux s'habituaient à les servir et vivaient dans la crainte d'un être que personne n'avait jamais vu.

Les premiers rois d'Égypte ne se montraient guère sans porter tantôt une branche, tantôt du feu sur la tête : ils se masquaient et jouaient aux bateleurs, inspirant par ces formes étranges respect et admiration à leurs sujets qui, s'ils n'avaient pas été aussi stupides ou soumis, auraient dû s'en moquer et en rire. C'est vraiment lamentable de voir de quels petits moyens les tyrans du temps passé se servaient, trouvant toujours la populace si bien disposée à leur égard qu'ils n'avaient qu'à tendre un filet pour la prendre ; ils n'ont jamais eu plus de facilité à la tromper et ne l'ont jamais mieux asservie que lorsqu'ils s'en moquaient le plus.

Que dirai-je d'une autre sornette que les peuples anciens prirent pour argent comptant ? Ils crurent fermement que l'orteil de Pyrrhus, roi d'Épire, faisait des miracles et guérissait les malades. Ils enjolivèrent encore ce conte en disant que, lorsqu'on eut brûlé le cadavre de ce roi, l'orteil se retrouva dans les cendres, épargné du feu, intact. Le peuple a toujours ainsi fabriqué lui-même les mensonges, pour y ajouter ensuite une foi stupide.

Les tyrans se couvrent volontiers du manteau de la religion et s'affublent autant que faire se peut des oripeaux de la divinité pour cautionner leur méchante vie. N'est-il pas clair que les tyrans, pour s'affermir, se sont efforcés d'habituer le peuple, non seulement à l'obéissance et à la servitude mais encore à leur dévotion ? Tout ce que j'ai dit jusqu'ici n'est exercé que sur le petit peuple ignorant.

J'en arrive maintenant à un point qui est, selon moi, le ressort et le secret de la domination, le soutien et le fondement de toute tyrannie. Celui qui penserait que les halberdiers, les gardes et le guet protègent les tyrans, se tromperait fort. Ils s'en servent par forme et pour épouvantail. Ce ne sont pas les compagnies de fantassins, ce ne sont pas les armes qui défendent un tyran, mais toujours (on aura peine à le croire d'abord, quoique ce soit l'exacte vérité) quatre ou cinq hommes qui le soutiennent et qui lui soumettent tout le pays. Il en a toujours été ainsi : cinq ou six ont eu l'oreille du tyran et s'en sont approchés d'eux-mêmes, ou bien ils ont été appelés par lui pour être les complices de ses cruautés, les maquereaux de ses voluptés et les bénéficiaires de ses rapines. Ces six dressent si bien leur chef qu'il en devient méchant envers la société, non seulement de sa propre méchanceté mais encore des leurs. Ces six en ont sous eux six cents qu'ils corrompent autant qu'ils ont corrompu le tyran. Ces six cents en tiennent sous leur dépendance six mille, qu'ils élèvent en dignité. Ils leur font donner le gouvernement des provinces ou le maniement des finances afin de les tenir par leur avidité ou par leur cruauté, afin qu'ils les exercent à point nommé et fassent d'ailleurs tant de mal qu'ils ne puissent s'exempter des lois et des peines que grâce à leur protection. Grande est la série de ceux qui les suivent. Et qui voudra en dévider le fil verra que, non pas six mille, mais cent

mille et des millions tiennent au tyran par cette chaîne ininterrompue qui les soude et les attache à lui, comme Homère le fait dire à Jupiter qui se targue, en tirant une telle chaîne, d'amener à lui tous les dieux. En somme, par les gains et les faveurs qu'on reçoit des tyrans, on en arrive à ce point qu'ils se trouvent presque aussi nombreux, ceux auxquels la tyrannie profite, que ceux auxquels la liberté plairait.

Tels sont les grands voleurs et les fameux corsaires ; les uns courent le pays, les autres pourchassent les voyageurs ; les uns sont en embuscade, les autres au guet ; les uns massacrent, les autres dépouillent, et bien que les uns ne soient que des valets et les autres des chefs de bande, à la fin il n'y en a pas un qui ne profite, sinon du butin principal, du moins de ses restes.

C'est ainsi que le tyran asservit les sujets les uns par les autres. Il est gardé par ceux dont il devrait se garder, s'ils valaient quelque chose. Mais on l'a fort bien dit : pour fendre le bois, on se fait des coins du bois même ; tels sont ses archers, ses gardes, ses hallebardiers. Ces misérables abandonnés de Dieu et des hommes se contentent d'endurer le mal et d'en faire, non à celui qui leur en fait, mais bien à ceux qui, comme eux, l'endurent. Quand je pense à ces gens qui flattent le tyran pour exploiter sa tyrannie et la servitude du peuple, je suis presque aussi souvent ébahi de leur méchanceté qu'apitoyé de leur sottise.

Car à vrai dire, s'approcher du tyran, est-ce autre chose que s'éloigner de sa liberté et, pour ainsi dire, embrasser et serrer à deux mains sa servitude ? Qu'ils mettent un moment à part leur ambition, qu'ils se dégagent un peu de leur avidité, et puis qu'ils se regardent ; qu'ils se considèrent eux-mêmes : ils verront clairement que ces villageois, ces paysans qu'ils traitent comme des forçats ou des esclaves, ils verront, dis-je, que ceux-là, si malmenés, sont plus heureux qu'eux et en quelque sorte plus libres. Le laboureur et l'artisan, pour asservis qu'ils soient, en sont quittes en obéissant ; mais le tyran voit ceux qui l'entourent couinant et mendiant sa faveur. Il ne faut pas seulement qu'ils fassent ce qu'il ordonne, mais aussi qu'ils pensent ce qu'il veut et souvent même, pour le satisfaire, qu'ils préviennent ses propres désirs. Ce n'est pas le tout de lui obéir, il faut encore lu complaire ; il faut qu'ils se rompent, se tourmentent, se tuent à traiter ses affaires, et puisqu'ils ne se plaisent qu'à son plaisir, qu'ils sacrifient leur goût au sien, qu'ils forcent leur tempérament et dépouillent leur naturel. Il faut qu'ils soient attentifs à ses paroles, à sa voix, à ses regards, à ses gestes, continuellement occupés à épier ses volontés et à deviner ses pensées.

Est-ce là vivre heureux ? Est-ce même vivre ? Est-il rien au monde de plus insupportable que cet état, je ne dis pas pour tout homme de cœur, mais encore pour celui qui n'a que le simple bon sens, ou même figure d'homme ? Quelle condition est plus misérable que celle de vivre ainsi, n'ayant rien à soi et tenant d'un autre son aise, sa liberté, son corps et sa vie ?

Mais ils veulent servir pour amasser des biens : comme s'ils pouvaient rien gagner qui fût à eux, puisqu'ils ne peuvent même pas dire qu'ils sont à eux-mêmes.

Ces favoris devraient moins se souvenir de tous ceux qui se sont enrichis que du petit nombre qui ont conservé leur bien mal acquis. Qu'on parcoure toutes les histoires anciennes, on verra combien nombreux sont ceux qui, arrivés par de mauvais moyens jusqu'à l'oreille des princes ont fini par être écrasés par ces

mêmes princes, qui avaient mis autant de facilité à les élever que d'inconstance à les défendre.

Et même les gens de bien - il arrive parfois que le tyran les aime - si avancés qu'ils soient dans sa bonne grâce, si brillantes que soient en eux la vertu et l'intégrité (qui, même aux méchants, inspirent le respect lorsqu'on les côtoie) ; ces gens de bien, dis-je, il faut aussi qu'ils éprouvent la tyrannie à leurs dépens. Tel Sénèque, le précepteur chéri du futur empereur Néron ; Sénèque qui l'éleva et qui l'instruisit si paternellement ; Sénèque dont l'attention portée à cette enfance auréolée aurait dû être le gage d'une grandiose amitié ; Sénèque dont la mort fut si cruelle, n'est-il pas un exemple suffisant du peu de confiance que l'on doit avoir dans la faveur d'un méchant maître ?

En vérité, quelle amitié attendre de celui qui a le cœur assez dur pour haïr tout un royaume qui ne fait que lui obéir, et d'un être qui, ne sachant aimer, s'appauvrit lui-même et détruit son propre empire ?

Or si l'on veut dire que Sénèque n'a éprouvé ce malheur que pour avoir été trop bons, trop bienveillant, qu'on cherche attentivement autour de Néron lui-même : on verra que tous ceux qui furent en grâce auprès de lui et qui s'y maintinrent par leur méchanceté n'eurent pas une fin meilleure. Qui a jamais entendu parler d'un amour aussi effréné, d'une affection aussi obstinément attachée à une femme que celui-là le fut à Poppée ? Or il l'empoisonna lui-même. Sa mère, Agrippine, pour le placer sur le trône, avait tué son propre mari Claude ; elle avait tout entrepris et tout souffert pour le favoriser. Et cependant son fils, son nourrisson, son Néron, celui-là qu'elle avait fait empereur de sa propre main, lui ôta la vie après l'avoir souvent maltraitée. Personne ne nia qu'elle n'eût bien mérité cette punition, si elle avait été infligée par n'importe qui d'autre.

Les tyrans bêtes restent bêtes au point de ne jamais savoir faire le bien, mais je ne sais comment, à la fin, le peu qu'ils ont d'esprit se réveille en eux pour user de cruauté même envers leurs proches. On connaît assez le mot de celui-là qui, voyant découverte la gorge de sa femme, de celle qu'il aimait le plus, sans laquelle il semblait qu'il ne pût vivre, lui adressa ce joli compliment : « Ce beau cou sera coupé tout à l'heure, si je l'ordonne. » Voilà pourquoi la plupart des anciens tyrans ont presque tous été tués par leurs favoris : connaissant la nature de la tyrannie, ceux-ci n'étaient guère rassurés sur la volonté du tyran et se défiaient de sa puissance. C'est ainsi que Domitien fut tué par Stéphaneus, Commode par une de ses maîtresses, Caracalla par le centurion Martial et de même presque tous les autres.

Certainement le tyran n'aime jamais et n'est jamais aimé. L'amitié est un nom sacré, une chose sainte. Elle n'existe qu'entre gens de bien. Elle naît d'une mutuelle estime et s'entretient moins par les bienfaits que par l'honnêteté. Ce qui rend un ami sûr de l'autre, c'est la connaissance de son intégrité. Il en a pour garants son bon naturel, sa fidélité, sa constance. Il ne peut y avoir d'amitié là où se trouvent la cruauté, la déloyauté, l'injustice. Entre méchants, lorsqu'ils s'assemblent, c'est un complot et non une société. Ils ne s'aiment pas mais se craignent. Ils ne sont pas amis, mais complices.

Quand bien même cela ne serait pas, il serait difficile de trouver chez un tyran un amour sûr, parce qu'étant au-dessus de tous, il est déjà au-delà des bornes de l'amitié. Celle-ci fleurit dans l'égalité. Voilà pourquoi il y a bien, comme on

le dit, une espèce de bonne foi parmi les voleurs lors du partage du butin, parce qu'alors ils y sont tous semblables et compagnons. S'ils ne s'aiment pas, du moins se craignent-ils. Ils ne veulent pas amoindrir leur force en se désunissant.

Mais les favoris d'un tyran ne peuvent jamais compter sur lui parce qu'ils lui ont eux-mêmes appris qu'il peut tout et qu'il est le maître de tous. N'est-il pas déplorable que, malgré tant d'exemples éclatants, sachant le danger si présent, personne ne veuille tirer leçon des misères d'autrui et que tant de gens s'approchent encore si volontiers des tyrans ?

Ces misérables voient reluire les trésors du tyran ; ils admirent, tout ébahis, les éclats de sa magnificence ; alléchés par cette lueur, ils s'approchent sans s'apercevoir qu'ils se jettent dans une flamme qui ne peut manquer de les dévorer. Comme le papillon qui, espérant jouir de quelque plaisir, se jette au feu qu'il voit briller, et éprouve bientôt qu'il a aussi le pouvoir de brûler.

Mais supposons encore que ces mignons échappent aux mains de celui qu'ils servent, ils ne se sauvent jamais de celles du tyran qui lui succède. S'il est bon, il leur faut alors rendre des comptes ; s'il est mauvais comme leur ancien maître, il ne peut manquer d'avoir aussi ses favoris qui, non contents de prendre leur place, leur arrachent aussi le plus souvent leurs biens et leur vie. Se peut-il donc qu'il se trouve quelqu'un qui, face à un tel péril et avec si peu de garanties, veuille servir un maître aussi dangereux ?

Quelle peine, quel martyre, grand Dieu ! Être occupé nuit et jour à plaire à un homme et se méfier de lui plus que de tout autre au monde. Avoir toujours l'œil aux aguets, l'oreille aux écoutes, pour épier d'où viendra le coup, pour découvrir les embûches, pour deviner le traître. Sourire à chacun et se méfier de tous, n'avoir ni ennemi ouvert ni ami assuré, montrer toujours un visage riant quand le cœur est transi ; ne pas pouvoir être joyeux, ni oser être triste !

Il est vraiment plaisant de considérer le tourment qu'ils peuvent attendre de leur vie misérable car ce n'est pas le tyran que le peuple accusera du mal qu'il souffre, mais bien ceux qui le gouvernent.

Ceux-là, les peuples, les nations, tous à l'envi jusqu'aux paysans, connaissent leurs noms, décomptent leurs vices ; ils amassent sur eux mille insultes. Toutes les malédictions sont contre eux. Tous les malheurs, toutes les pestes, toutes les famines leur sont comptées ; et, si l'on fait parfois semblant de leur rendre hommage, dans le même temps, on les maudit du fond du cœur. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils recueillent de leurs services auprès des gens qui, s'ils pouvaient avoir chacun un morceau de leur corps, ne s'estimeraient pas encore satisfaits, ni même à demi consolés de leur souffrance. Même après leur mort, leurs survivants n'auront de cesse que le nom de ces mange-peuples ne soit noirci de l'encre de mille plumes et leur réputation déchirée dans mille livres.

